Document generated on 10/12/2024 4:13 a.m.

Liberté

Silence de mort

Pierre Paul Karch

Volume 13, Number 2 (74), 1971

URI: https://id.erudit.org/iderudit/30765ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Karch, P. P. (1971). Silence de mort. *Liberté*, *13*(2), 117–127.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Silence de mort

Mission dangereuse ? Foutaise ! La guérilla : à peine de quoi remplir une colonne en deuxième. Et moi qui croyais que tu me lançais dans une bataille où de vrais hommes perdent leur vraie vie...

Tiens, que je te raconte. De l'avion qui m'a conduit à la capitale, je n'ai vu que quelques obus éclater sur les pentes des montagnes mais, comme ces bombardements ne se sont pas fait entendre de moi, ils m'ont paru bien peu réels. Et le trajet en hélicoptère a été fait dans le plus grand calme de sorte que les airs mélodramatiques de mon « escorte » m'ont semblé tout à fait déplacés. J'ai eu même envie de leur dire de garder leurs simagrées pour l'appareil photo.

Rendu devant le colonel, j'ai cru bon cacher ma fatigue derrière une bonne humeur apparente et une certaine frivolité que je croyais de bon aloi.

— Vous êtes sans doute le colonel Turner. Je suis l'envoyé spécial du magazine *Notre Siècle,* Max Lethrop. J'espérais vous trouver en plein combat mais je vois que je suis arrivé durant la récréation.

Au front, on ne goûte pas trop ce genre de plaisanterie. Le colonel passa ma remarque sous silence et me fit connaître la consigne :

— Vous ne devez en aucun temps vous occuper ou même montrer une curiosité trop vive à l'endroit des manoeuvres. Vous pouvez, en autant que ceci n'intervienne pas avec la discipline générale, interviewer les soldats.

Mon séjour dans ce régiment loin de tout ce qui rappelle le moindrement la civilisation a commencé on ne peut moins bien. La chaleur est écrasante, le pays est infesté de moustiques et je suis entouré d'indifférents. Comment veux-tu que j'obtienne la confiance de types qui font comme si je n'existais pas ?

Présentement je suis sous la tente qu'on m'a désignée. J'espère, en t'écrivant cette lettre, faire passer un peu le temps et me faire une nouvelle mentalité pour affronter plus objectivement un monde tellement éloigné de ce que j'avais imaginé.

x X x

Je ne comprends plus rien. Tout ce que je sais c'est que j'ai l'estomac à l'envers et en voici à peu près la cause.

Je glissais la courroie de mon appareil photo derrière ma tête lorsque j'ai entendu un cri aigu venant de quelque distance de la tente. D'un bond, j'étais dehors. Un soldat passait justement tout près. Je l'ai interpellé et je lui ai demandé de quoi il s'agissait. Il m'a regardé hagard, comme s'il ne comprenait pas ma question. Je la lui ai répétée et il m'a répondu :

— Ce matin, on s'est battu. Il y a eu des morts, des blessés et des prisonniers. En petit nombre, heureusement. C'est toujours comme ça. On s'habitue, pourvu qu'on en sorte.

Tout cela dit sur un ton morne. J'ai conclu tout de suite qu'il s'agissait d'un blessé que l'on était en train d'opérer sans anesthésie ou quelque chose du genre. Mon premier geste a été de rentrer sous ma tente mais, croyant bien que tu serais heureux d'avoir une bonne prise en couleur d'un blessé de guerre, je me suis avancé dans la direction d'où venaient encore de temps à autre des cris plus ou moins prolongés. Il y avait là une vingtaine d'hommes qui marchaient, se parlaient comme si de rien n'était. Comme je ne voulais pas déranger le médecin qui me tournait le dos, j'ai questionné le soldat le plus près de moi :

— Ne peut-on pas endormir ?

Il m'a regardé d'un air sceptique qui voulait dire : « Tu veux rire ? »

— N'y a-t-il pas de chloroforme ou d'éther ici ?

Il a donné un léger coup de coude dans le dos de son voisin :

— Il veut savoir pourquoi on l'endort pas.

Les deux se sont mis à rire, d'un petit rire sans gaieté.

Voyant que cette conversation n'aboutissait à rien, je me suis déplacé de façon à me rendre compte moi-même de la situation. Ce que j'ai vu m'a fait lever le coeur.

Celui que je croyais être médecin était un jeune officier qui tenait dans la main un couteau qu'il enfonçait lentement à divers endroits dans le corps d'un homme pieds et mains liés derrière le dos. Le prisonnier tenait, bien malgré lui, son corps offert et personne n'était obligé de le tenir. Ses bras et ses jambes avaient été transpercés maintes fois et sa poitrine était presque entièrement ensanglantée. A l'interprète qui lui parlait, il ne répondait que par des cris de douleur qui se faisaient moins retentissants que ceux que j'avais entendus depuis ma tente.

L'officier retirait la lame de l'abdomen du prisonnier lorsque celui-ci, dans un spasme de douleur, s'étira le cou et pencha la tête de mon côté. Nos regards se croisèrent. Je ne sais s'il s'en rendit compte. Moi, ce regard me frappa tellement que ma vue se troubla et que mes jambes refusèrent de me porter plus longuement. Les fatigues du voyage — je dors à peine depuis trois jours ! —, le régime alimentaire (en temps de guerre, on ne mange pas toujours comme il faut), le climat, les moustiques, enfin tout m'avait considérablement affaibli. Il faut dire aussi que c'était la première fois de ma vie que je regardais quelqu'un qui en faisait souffrir un autre systématiquement, jusqu'à la mort.

Lorsque j'ai repris connaissance, j'étais seul sous ma tente trempé d'une sueur froide qui me donnait le frisson. Plus tard, mes compagnons de tente sont venus se coucher. La nuit s'est passée dans une profonde méditation, une de ces méditations d'où rien ne sort. J'avais l'impression d'avoir la tête pleine de pensées et je ne pouvais en sortir qu'un bourdonnement trouble. Huit heures à ne penser à rien de précis. Huit heures à demurer éveillé, à me poser des questions

inarticulées, mal formulées, sans réponse. C'était presque le délire ; c'était la fatigue et la confusion.

A l'heure du réveil, il me semblait avoir été dans cette tente depuis des mois. L'incident de la veille me semblait aussi loin qu'irréel. Je me suis levé avec mes compagnons, je me suis rasé et j'ai mangé avec eux. Le repas m'a fait du bien. Tous parlaient à voix basse et j'ai pu échanger quelques paroles banales avec mes voisins. J'allais dire « mes voisins de table » mais il n'y a pas de table. L'atmosphère désinvolte m'a fait bientôt croire que j'étais dans le bois avec des scouts. Je me suis pris à sourire et j'ai commencé à me sentir relativement heureux. J'ai pris quelques photos.

x X x

Après le petit déjeuner, je prends mon magnétophone, je m'introduis dans les groupements de soldats et je les questionne chacun son tour sur sa famille, ses goûts, ses amours, les moustiques, l'expérience qu'il a de cette guerre, etc. Les autres renseignements que je t'envoie me viennent des officiers supérieurs qui me font régulièrement un petit rapport sur les événements les plus récents susceptibles d'intéresser la presse. Tout ce qu'il y a de plus officiel, même si parfois le ton paraît dégagé.

x X x

Il s'est passé pas mal de temps depuis que je ne t'ai envoyé quoi que ce soit, mais tu as entre les mains — du moins je l'espère ! — une série d'articles sur les escarmouches qui ont eu lieu la deuxième semaine après mon arrivée accompagnées de nombreuses photos de soldats visant un ennemi invisible, de brousses incendiées, de bombardements de peu d'importance, du colonel donnant des ordres, etc. Tout allait à merveille alors et je trouvais que, tout compte fait, cela n'était pas si horrible une guerre, n'était-ce l'ennui et les déplacements que cela occasionne car il faut dire que nous ne passons pas toutes nos nuits dans le même campement. C'est une tactique militaire propre à déjouer l'ennemi qui ne sait plus au juste où nous sommes, et qui a cet autre avantage de remonter le moral des hommes qui croient faire de l'avant d'un jour à l'autre alors que de fait ils zigzaguent beaucoup sans réellement prendre du terrain.

Mais les choses ont changé. Je voudrais bien que tu comprennes mais cela s'explique mal. Enfin voilà. Au beau milieu de ma troisième semaine au front, deux éclaireurs sont arrivés avec un prisonnier qu'ils ont conduit à l'officier à qui je parlais. Celui-ci demanda qu'on aille chercher l'interprète qui était je ne sais trop où mais non très loin car il est arrivé dans le temps de le dire. Notre prisonnier, selon toute apparence un adolescent, était maigre comme la plupart des gens de ce pays que j'ai rencontrés ; il avait le visage d'un enfant que l'on a pris à faire un mauvais coup et qui, malgré cela ou serait-ce à cause de cela, s'est juré de ne rien confesser. L'interprète, sans même attendre de directives, s'est approché de l'individu et, d'un air aimable, lui a parlé cinq, six minutes. L'autre ne lui répondait que par petits mots ou bouts de phrases qui témoignaient de sa nervosité. A sa place, entouré de tout un régiment ennemi, j'aurais tout simplement fondu. Je me suis pris à admirer son aplomb. A un moment donné, il a jeté un regard dur et méprisant à son interlocuteur et a craché par terre en signe de dépit. Je n'avais pas saisi un traître mot de la conversation mais j'ai vite compris que le petit venait de refuser de transmettre certains secrets qu'il possédait peut-être, en échange de sa vie.

Ce geste mit en branle toute la machine. Je me sentais, sans pouvoir mettre le doigt sur la raison précise, mal, comme si j'allais devenir témoin d'une scène qui me dégoûterait et que je ne pouvais plus arrêter. Jeune, je ressentais cela même lorsque, sur l'écran, César ordonnait que les jeux sanglants commencent. J'aurais voulu alors que tout s'immobilisât mais il n'y avait rien à faire. Souvent il m'arrivait de fermer les yeux, comme si un battement de paupières eût été un témoignage suffisant de ma bonté, et de me boucher les oreilles, comme s'il fallait un son à la douleur pour qu'elle soit. Je ressentais en ce moment-ci la même chose et j'avais envie de m'en aller. Mais je suis demeuré cloué sur place.

L'officier fit un signe de tête aux soldats qui tenaient le prisonnier. L'un d'eux lui attacha les mains derrière le dos tandis que l'autre lui retira sa culotte courte, seul vêtement qu'il portait. (J'appris, par la suite, qu'il était plus facile de travailler sur un corps nu que sur un corps aussi légèrement

vêtu soit-il car les vêtements individualisent l'homme qui, nu, n'est plus qu'un corps quelconque, impersonnel et par là-même, moins attachant.) On lui lia les pieds à la hauteur des talons, on le coucha à terre et on lia ses mains à ses pieds. Ainsi, il se trouvait dans la même position que celui que j'avais vu lors de mon arrivée. Tout ceci se fit très lentement comme s'il s'agissait d'un cérémonial antique. L'interprète ne cessa presque jamais de lui parler.

Le prisonnier avait les yeux grands ouverts de terreur. Les miens l'étaient autant. L'officier me regarda :

– Si vous n'avez pas le coeur à regarder ça, allez-vous-en.

– Ne pouvez-vous pas le faire parler sans la torture ?

– C'est ce qu'on essaie présentement. L'interprète lui annonce ce qu'on lui réserve dans l'espoir qu'il va parler. Mais je crois que nous avons affaire à un dur qui ne parlera pas avant d'avoir été questionné un bon quart d'heure. C'est pourquoi on prend notre temps. Des fois, ça marche ; c'est plutôt l'exception, mais c'est autant ça de gagné.

Il se passa encore quelques minutes pendant lesquelles l'officier regarda de haut en bas le prisonnier. Enfin, il sembla avoir pris une décision. Il se pencha sur lui, s'agenouilla à son côté et posa la main gauche sur le ventre du jeune homme à la hauteur de la taille. Du pouce et de l'index, il écarta la peau autour du nombril qu'il découvrit. Il promena l'index de sa main droite autour de l'orifice quelques secondes et l'enfonça légèrement. L'adolescent se raidit et laissa échapper un petit cri plus par peur, je crois, que par douleur réelle. L'officier enfonça davantage et cessa de bouger tout à fait quelques secondes après quoi il retira son doigt. Il se leva, se rendit à sa tente et revint avec de l'essence à briquet. Il reprit sa position initiale auprès du prisonnier et se mit à lui verser l'essence dans le nombril jusqu'à débordement. Ensuite il mit feu à l'essence et s'alluma une cigarette. Il prit une bouffée profonde pendant que l'autre hurlait à en perdre l'âme. Le feu s'éteignit de lui-même. L'odeur de chair brûlée me donna la nausée mais je me retins. Jugeant que les premières douleurs était passées, l'officier remit son index dans l'orifice en prenant soin de frotter les parois sanglantes. Il enfonça le doigt si bien qu'il fit une perforation

d'où se mirent à sortir les entrailles de la victime. Il ponctuait chaque perforation d'un arrêt d'une longueur irrégulière proportionnée directement à l'intensité de la douleur enregistrée dans le regard et la tension musculaire qu'il sentait sous sa main gauche. Sa première impression avait été bonne : il avait affaire à un dur. A plusieurs reprises, il replongea le doigt meurtrier toujours plus profondément, toujours avec le même échec. A un moment, il ouvrit toute grande une paupière du prisonnier et fit tomber les braises chaudes de sa cigarette sur son oeil. Rien n'y faisait. Il lui perça les tympans des oreilles, il le brûla avec son mégot, etc. Le supplice dura des heures sans résultat autre que celui de faire mourir atrocement ce jeune martyr qui crut jusqu'à l'article de la mort qu'une idée politique valait plus qu'une vie humaine.

Tu m'excuseras, n'est-ce pas ? mais interdiction de prendre des photos. D'ailleurs, je n'ai pas insisté. Même dans mon dernier coma, je crois que je verrai encore tout ça et aussi clairement. On oublie difficilement le spectacle de la vie qui s'échappe avec peine et misère de toutes les parties d'un corps affreusement mutilé.

Je n'ai plus dit quoi que ce soit après mon intervention du début. J'ai essayé de me convaincre pendant des heures effroyables que je n'étais qu'un journaliste et que mon devoir consistait à rapporter au pays des nouvelles roses ou grisâtres sur une guerre sale comme pas une. C'est dire que ce que j'avais vu, je devais le garder pour moi. On n'eut pas à me le dire. J'ai assez l'expérience de la vie pour savoir qu'il ne faut pas noircir l'armée devant le peuple qui la nourrit et qui dépend d'elle. Mais j'ai beau me donner toutes les raisons du monde, toutes plus logiques et solides les unes que les autres, j'ai mauvaise conscience et rien n'y fait.

*
* *

— Vous m'évitez depuis quelques jours.

— Oui.

— Je ne vous vois plus que de loin. Vous avez cessé vos interviews ? Vous ne parlez plus aux hommes.

— Il n'y a pas de quoi faire un reportage. Et puis j'ai

maintenant en main tout ce qu'il me faut. J'attends mon rappel. Un peu comme tous ceux ici.

— Ainsi, vous vous sentez une certaine fraternité avec les soldats ?

— Sottises. Des frères... Vous n'y pensez pas ? Les premiers de l'humanité se sont entretués. Et ceux qui ont suivi n'ont pas cessé depuis. C'est ça la fraternité. Bel idéal.

— Vous êtes maussade et vous boudez pour que l'on s'occupe de vous. Dieu sait que j'ai d'autres chats à fouetter mais...

— Dieu et moi.

— C'est donc ça. Je dégoûte Monsieur. Monsieur veut bien parler des horreurs de la guerre à ses lecteurs mais il ne peut accepter que quelques gouttes de sang jaillissent sur ses feuilles blanches.

— Vous appelez ça quelques gouttes de sang la vie d'un homme ?

— Sa vie pesait bien peu contre celle du régiment.

— Il n'a rien dit et le régiment est toujours là.

— Qui sait pour combien de temps ? Et puis, d'autres ont parlé.

— D'autres ont parlé ? Que leur avez-vous fait pour qu'ils parlent ?

— Rien. Ils ont vu un des leurs sauter d'un hélicoptère à cinq cent pieds d'altitude, sans parachute. Quand leur tour est venu, ils ont parlé, ils ont sorti tout leur vocabulaire. On ne pouvait plus les faire taire.

— Tout à l'heure, je me demandais encore si vous me dégoûtiez. La question ne se pose plus.

— Qu'auriez-vous fait à ma place ? Vous leur auriez donné un cours de sciences politiques en comprimés, vous les auriez convaincus qu'ils avaient tort de s'opposer à nous ? Cela prend du temps. On peut évangéliser le peuple mais on ne parle pas à des fusils. On tire, et c'est celui qui tire le premier qui gagne. Et il faut tirer juste ; et pour tirer juste, il faut savoir où est embusqué l'ennemi ; et pour le savoir il faut le demander aux types qu'on attrape, comme ça, au vol. Vous avez une meilleure solution, peut-être ?

— Non. Ce qui ne veut pas dire que je souscris à la vôtre.

— En attendant d'en trouver une meilleure, je vais garder celle-ci. Elle n'est pas très propre mais elle a le mérite d'être efficace.

— Pas si efficace que cela puisque les prisonniers vous meurent dans les mains.

— Pour dix types qui meurent, il y en a un qui parle.

— J'en ai vu deux qui n'ont pas parlé.

— Ceux qui jouent les martyrs ne parlent presque jamais. Ce sont les peureux qui parlent, ceux qui veulent sauver leur peau.

— Vous savez qu'ils ne parleront pas et vous leur faites subir tous ces supplices pour rien ?

— Ce n'est pas pour rien puisque le spectacle de ces supplices fait parfois parler les autres.

— Et vous exécutez tout cela froidement comme s'il s'agissait d'une classe de grammaire. Voici la règle, voilà l'exemple. A bon entendeur...

— Si vous voulez, oui. Vous me prenez pour une brute, n'est-ce pas ?

— J'aimerais vous répondre que non mais franchement je ne le puis pas.

— Pourtant, ce que je fais, c'est pour le bien de tous.

— De tous ? Vous les oubliez, eux !

— Vous savez ce que je veux dire. Mon devoir est envers mon gouvernement et ce régiment.

— Le régiment ne sera pas toujours et le gouvernement vous rappellera au pays un jour. Alors, qu'allez-vous faire ?

— Comment, que vais-je faire ?

— Oui ! Qu'allez-vous raconter à votre famille ?

— La vérité. Que j'ai toujours fait mon devoir et que mon seul intérêt était le leur.

— Vous allez leur dire comment vous avez surveillé leurs intérêts ?

— Non. Pourquoi croyez-vous que l'on exhorte les gens à ne pas poser de questions aux soldats qui reviennent du front ? Il y a des choses que les gens ne peuvent pas comprendre. Mais vous, vous êtes sur les lieux et vous devriez mieux saisir la situation.

— Je la vois mais je ne la saisis pas. Jusqu'ici, j'ai vu

bien peu de combats et trop de torture inutile. Cette guerre me déplaît tout à fait.

— Vous croyez peut-être qu'il y ait des guerres agréables ?

— Je ne crois pas mais je crois qu'il y en a eu de plus humaines.

— Comment ?

— J'étudie ces hommes depuis plusieurs jours et je me suis aperçu qu'ils n'ont aucun sentiment envers l'ennemi. Ils n'ont même pas de haine. Ils font leur métier, comme vous d'ailleurs. Vous torturez comme un boucher taille des rôtis, parce que c'est son ouvrage à lui. Il me semble qu'autrefois un lien se formait entre les ennemis, une sorte de respect pour ceux qui s'affrontaient bravement et même entre le bourreau et sa victime, une sorte d'amour sado-masochiste. Chez vous, il n'y a même pas cela. La guerre des machines n'est pas ce que je l'aurais crue. J'imaginais deux armées de robots dirigées par des ordinateurs. Il n'en est rien. Ce sont des hommes qui ont pris la nature des machines et qui agissent comme elles, efficacement et sans sentiment.

— Vous m'auriez préféré sadique ?

— Qui sait ? Au moins, j'aurais découvert chez vous une faiblesse et j'aurais pu peut-être vous atteindre. Mais vous et tout ce régiment êtes sans failles. Ces hommes n'ont même plus la curiosité de regarder vos victimes mourir. Ils sont là qui se promènent, fument, parlent, boivent comme si vous n'étiez qu'un jardinier qui sème d'effroyables douleurs.

— Vous faites de la poésie.

— Si cela vous semble ainsi, c'est qu'il n'y a plus de poésie que du mal, le beau étant dorénavant bafoué.

— Vous avez beaucoup à apprendre et je n'ai pas le temps de vous éclairer.

*
* *

— Où allez-vous ?

— Bénir et absoudre les hommes.

— Ah non ! C'est trop facile ! Que l'on torture par devoir, cela peut encore se concevoir. Mais absoudre des criminels non repentants, cela dépasse l'entendement.

— C'est mon devoir.

— Votre devoir était d'empêcher tout le régiment de s'étendre sur une mère et sa fille, de s'attaquer à elles comme des hyènes, de les mutiler sauvagement et de les abandonner crucifiées sur le sol où elles ont crevé comme les plus infâmes des créatures.

— Je suis ici pour pardonner, non pour juger.

— Il est facile de pardonner quand ce n'est pas soi que l'on a offensé.

— Votre colère vous est dictée plus par l'orgueil que par la piété.

— Je ne suis pas pieux, vous avez raison. Mais je ne me sens pas d'orgueil non plus. Il n'y a pas de quoi être fier d'appartenir à un troupeau semblable.

— Ce troupeau, comme vous l'appelez, a accepté une mission élevée, celle d'apporter l'idée de liberté dans un pays où il n'y a eu que des tyrans de temps immémorial.

— On cherche à leur imposer la liberté de penser comme nous.

— Ce n'est pas le moment de défendre la politique de notre pays. Je crois que la cause est bonne et c'est pourquoi je ferai ce que le clergé a toujours fait lorsqu'il jugeait une guerre juste.

— Vingt siècles d'erreurs n'excusent pas la vôtre.

— Vous feriez peut-être bien de vous demander si ce n'est pas vous qui faites fausse route.

— Tout dépend du but que l'on se propose d'atteindre.

*
* *

— Vous commencez à me tomber sur les nerfs. Au début ça pouvait aller mais maintenant je vous trouve moins amusant. Que voulez-vous ? Devenir la conscience du régiment ?

— Ce massacre était-il vraiment nécessaire ?

— Oui.

— De tout le village ? Hommes ? Femmes ? Enfants ?

— Les balles ne choisissent pas.

— Vos hommes ont tiré à bout portant. Ils auraient pu épargner les civils.

— Et qu'est-ce que cela aurait donné ? Vous voulez que je vous le dise ? Chaque femme qui a vu son mari, son frère

ou son père mourir de notre main n'accouchera plus que de la haine. Chaque orphelin nous maudira jusqu'à ce qu'il soit vengé. Tous ceux que nous ne tuons pas comploteront contre nous. Comment voulez-vous gagner à votre cause des gens dont vous avez réduit la famille ? Nous avons affaire à un peuple lent, solidement ancré dans ses traditions, lent à oublier les torts qu'il a subis. Il faut tuer les témoins sans quoi une victoire militaire de notre part serait sans lendemain.

— C'est à ce prix que se gagnent les lauriers ?

— Oui.

— Où sont les grands exploits, les valeureux soldats, le courage, la pureté dont on entend tant parler ?

— Ils sont là pourtant. Vous ne les voyez pas. Je pourrais vous citer des exemples édifiants tant que vous voulez. Cependant, ce serait peine perdue. Je vois que tout ce que je pourrais vous dire ne saurait changer votre impression. En vous engageant dans la voie que vous avez choisie vous avez perdu votre objectivité. Vous ne voyez que le sordide parce que vous ne recherchez que lui. C'est décevant la guerre, n'est-ce pas ? Surtout quand on ne connaissait d'elle que les récits que nous ont laissés les historiens.

— Chaque balle que chaque homme tire atteint l'humanité. Il y avait naguère des voyoux qui demeuraient à quelque distance de la maison de mon père. Ils s'amusaient, le soir, à tirer quelques balles de plomb sur le chien du voisin. Les blessures n'étaient pas profondes et le chien encaissait toujours. Les balles ne l'ont pas tué mais, après des mois de ce supplice réitéré, il finit par mourir de gangrène. Il en sera ainsi de nous.

*
* *

— Qu'est-ce que tu penses qu'il va lui arriver ?

— S'il se fait pas prendre, il va mourir de faim ou d'autre chose. Il n'y a pas moyen de sortir de là-dedans vivant si tu es seul.

— Pourquoi est-ce qu'il est parti de même ?

— Il commençait à détraquer. Est-ce que je sais, moi ? Il était toujours après le colonel pour lui dire toutes sortes de choses comme de pas faire mal à personne, d'essayer de

parler avec les mautadits de l'autre côté comme s'il y avait moyen de leur parler. On aurait dit qu'il se croyait en pique-nique.

– Moi, je l'ai entendu engueuler le curé par rapport qu'il faisait pas ce qu'il était sensé faire. Il aurait voulu qu'il nous donne de la marde parce qu'on massacrait les petits bâtards et qu'on mettait tout ce qu'il y avait de cons sur notre chemin.

– Il était peut-être ben pas toute là mais il était pas mal. Je lui ai parlé comme ça puis il m'a semblé avoir des idées pas trop bébêtes.

– Ils vont-tu le faire prisonnier ou bien...

– Penses-tu !

– Ils en font pas de prisonniers. Ils vont te le maganner que ce sera pas drôle. Ils ont le tour de prendre un gars puis de lui faire sortir tout ce qu'il a de cris au ventre. Puis ils prennent leur temps. Il y en a qui disent qu'ils te font durer ça des jours. Le type finit par mourir mais il a eu le temps d'y penser pas mal longtemps d'avance.

– Mais ils font ça seulement quand le gars a quelque chose à dire. Lui il sait rien. Ils lui feront rien.

– Imbécile ! Tu crois qu'ils savent ça eux autres ? Ils vont penser qu'il en sait ben gros puis qu'il essaye de leur cacher ça. Ils le lâcheront pas, mes amis, pas besoin d'avoir peur.

– As-tu ben regardé partout ? C'est rien que ça qu'il avait de papiers ?

– Oui. Tout était là en-dessous de son sac à couchage.

– Hé ! Qu'est-ce que tu fais avec ça ? Tu vois pas que la machine marche ?

– J'essaie de voir s'il y a quelque chose dessus.

– T'es pas sensé de lire ou d'écouter rien de ça. Ordre du colonel, lui-même ! Ferme ça puis amène-toi.

– Bah ! T'as pas besoin de gueuler. Il n'y a rien dessus de toute façon. Laisse un peu que j'essaye de voir s'il y a quelque chose au commencement.

– Non ! Arrête ça que je te...

PIERRE PAUL KARCH